

« C'est là que j'ai vu la guerre vraie dans toute son horreur »

Deux artilleurs dans la bataille de la Somme

par Marc Verly

Nous sommes le 27 juillet 1916, dans le secteur dit du bois Etoilé. Henri Verly, jeune téléphoniste de 21 ans, vient de passer cinq jours en première ligne, où il a assisté à sa première offensive. « *Tu ne dois pas ignorer*, écrit-il à l'un de ses frères cadets, *que notre division a attaqué dans ce secteur le 20 et qu'elle a pénétré jusque dans les 3^{èmes} lignes Boches. C'est donc dans les positions que les Boches ont occupées jusqu'au 20 que je suis allé. De leur 3^{ème} ligne nous avons fait nos premières lignes et celles-ci sont à la lisière d'un bois que je ne puis te nommer. C'est là que je suis allé, c'est là que j'ai vu la guerre vraie dans toute son horreur. J'ai passé par de grands dangers que je trouve inutile de te conter en détails, j'ai souffert de la faim, de la soif surtout, bref, à présent, je sais ce que c'est que la vraie guerre. Pour te donner une idée des dangers que j'ai courus je te contera simplement que durant 3 nuits et 2 jours entiers j'ai du réparer une ligne qui était coupée quelquefois 2 fois en ¼ d'heure par un marmitage effroyable et incessant. Souvent je me suis cru mort Une fois en particulier je fus soulevé de terre et je retombai sur le ventre pendant qu'une masse de terre me recouvrait en partie. Eh ! bien, de cet obus un seul éclat me toucha, me coupant une bande molletière, sans plus. C'est vous dire que je suis bon ami avec la chance.* »¹ Cette chance ne durera pas. Dans un peu plus d'un mois, la guerre en aura fini avec Henri Verly...

Deux ans plus tôt, Henri vivait encore chez ses parents, qui tenaient une modeste boutique de tailleur d'habits à Illies, petite bourgade rurale des environs de Lille. Comme Félicien, son frère aîné de deux ans, c'est un jeune homme de constitution fragile, ce qui leur a valu à tous deux d'être ajournés. Lorsque les armées allemandes envahissent le département du Nord en octobre 1914, ils sont surpris avec le reste de la population et doivent évacuer en hâte. Tandis que la famille, après un long périple, trouve refuge dans un petit village des environs d'Aire-sur-la-Lys, les deux frères, chacun de leur côté, se présentent aux autorités militaires. Malgré un nouvel ajournement, ils ne se font alors guère d'illusion : la guerre s'éternise, le nombre des morts est effrayant, les besoins en hommes sont chaque jour plus grands. Tôt ou tard, il leur faudra partir à leur tour. Et cette perspective ne les enchante guère.

En mai 1915, ils sont finalement déclarés "bons pour le service". « *Tu m'avais demandé*, écrit Félicien, *de te rendre des nouvelles sur le conseil de révision. Eh bien mon cher, je l'ai passé, et cette fois je suis pris. Le Commandant qui m'a examiné, m'a dit qu'il avait eu lui aussi des hémoptysies,² et qu'il s'en était bien trouvé, aussi j'étais bon. Je me chagrine pas là-dessus, je m'y attendais un peu, le pis de l'affaire, c'est que il y a un loustic qui a réussi à m'alléger de mon pantalon, tout neuf.* » Comme on le voit, s'il ne se

réjouit pas de la décision du Conseil, Félicien s'y résigne sans excès de morosité. A l'instigation d'Henri, garçon particulièrement débrouillard, les deux frères vont s'efforcer de devancer l'appel en contractant un engagement. Cela les obligera à partir plus tôt, mais ils auront en revanche l'opportunité de choisir leur arme. Avantage inestimable, car les mieux informés savent déjà que les pertes dans l'infanterie sont considérables. « *Il me semble que si nous étions pris, il serait intéressant de contracter un engagement, si toutefois cet engagement nous donne faculté de choisir l'arme. A mon avis il vaut beaucoup mieux être dans un régiment d'Artillerie ou de Cavalerie que dans l'Infanterie ou les Chasseurs à pieds ; il y a beaucoup moins de dangers et il ne me gênerait pas de partir 1 ou 2 mois plus tôt pour être incorporé dans ces armes plus clémentes.* » Mais il faut faire vite, car l'administration militaire commence à voir d'un mauvais œil cette pratique qui prive l'infanterie d'une partie de ses contingents. « *Tout le monde fait comme toi et veut s'engager dans l'artillerie*, écrit un ami ; *j'estime qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ici je vois que c'est la pensée de tous mais je crains bien qu'on ne refuse vos engagements d'une façon collective pour l'artillerie.* »

Cette crainte s'avérera vaine. Engagés le 1^{er} juin, Félicien et Henri partent dès le lendemain pour Saint-Junien, dans la Haute-Vienne, où a été transféré le dépôt du 15^{ème} Régiment d'Artillerie de Campagne dans lequel ils ont été incorporés. Après de longs mois d'un casernement aussi monotone que déprimant, heureusement illuminé en fin d'année par la nouvelle du rapatriement de leur mère restée en 1914 dans les départements envahis, les deux frères sont finalement envoyés sur le front début mars 1916. Leur unité d'affectation, un groupe de l'Artillerie Divisionnaire de la 51^{ème} DI (AD51), vient d'être relevée du secteur de Verdun, où elle a été quasiment anéantie sous la violence de l'offensive allemande. Pendant près de trois mois, elle va se reconstituer à l'arrière du paisible front d'Alsace. Félicien et Henri font alors l'apprentissage de la vie des tranchées.

« *Nous quittons d'ici mardi. On assure que nous embarquons pour le Nord. Rien d'étonnant à ce que cela soit car je crois que l'on va attaquer de nos côtés* » annonce, dans une lettre du 31 mai 1916, Henri à ses parents, auxquels il demande de confirmer ses conjectures. « *Les Anglais ne font-ils pas de préparatifs en ce sens ?* ». La famille en effet, vit dans la zone des armées britanniques. Lorsque le régiment embarque quelques jours plus tard, les suppositions continuent d'aller bon train. Les jeunes soldats, que la censure effraient encore, usent de périphrases compliquées pour indiquer sans les nommer leurs

lieux de destination ou de cantonnement. « *Où allons nous je l'ignore. Nous marchons vers l'Ouest c'est-à-dire vers le front où était allé notre groupe quand je suis venu le rejoindre* » écrit ainsi Henri pour ne pas citer le nom de Verdun. Leur prudence tombera peu à peu.

Le voyage par voie ferrée s'effectue sans histoire, même si Henri, éternel rouspéteur, se plaint de la nourriture. « *Nous avons touché pour 48^h de voyage : 1 boîte de singe et la ration réglementaire de pain. Jugez si avec cela nous pouvions satisfaire nos appétits. Une boîte de singe est mangée en 1 repas. Vraiment on veut nous faire crever de faim ! Ce n'est plus assez de tuer les hommes au combat il faut encore détruire leur santé, les affaiblir et décourager leur moral par une nourriture médiocre et insuffisante. On n'arrive pas à comprendre comment il est possible de traiter des hommes, des soldats de telle façon.* » Il en verra bien d'autres... La troupe débarque dans la nuit du 10 au 11 juin, et cantonne dans un village à proximité de la gare de débarquement. Elle a bon moral. Ces soldats, majoritairement originaires du nord de la France, ont le sentiment de se retrouver un peu chez eux. Et la perspective de l'offensive n'est pas pour leur déplaire. « *Le secteur que nous allons prendre doit être calme, puisse-t-il devenir mouvementé et qu'on en finisse.* » Elle leur apporte l'espoir bien palpable de reconquérir leur "chez eux", de retrouver leur maison, leur famille et leurs proches, toutes les douces habitudes enfin qu'offre le temps de paix. « *Nous avons rapproché nos chers pays. Que ferons nous ici je l'ignore, peut-être allons nous donner un coup pour tâcher de repousser ces Boches.* »

A mesure qu'ils se rapprochent de leur position de combat, et qu'ils constatent l'ampleur des moyens déployés, la confiance des soldats augmente et devient manifeste. « *Tu me dis que les Russes font du beau travail, oui c'est vrai j'en suis heureux, mais je crois que nous aussi nous allons bientôt faire du beau travail. Ici on se prépare à quelque chose de grand, si on pouvait réussir, quelle joie !* » Ce coup-ci, semblent-ils dire, c'est la bonne ! Et c'est résolument qu'ils se sacrifieront, pour peu qu'on en termine une bonne fois pour toutes. « *Je crois que ça va chauffer, j'en suis heureux, que cela chauffe un bon coup et qu'on en finisse, risque à attraper un marron comme on dit vulgairement.* »

Comme la plupart des soldats, Henri cherche toutefois à tranquilliser ses parents sur les dangers de sa situation. « *On parle que nous attaquerons bientôt de ces côtés. Est-ce vrai ? Peut-être, car je remarque que l'on masse beaucoup de troupes. Ne vous inquiétez pas à notre sujet en cas d'attaque car l'un comme l'autre nous sommes bien placés. A l'échelon nous ne risquons pas beaucoup, croyez le bien.* » Il les rassure sur les éventuels retards de courrier. « *Une chose pourrait arriver facilement : c'est que vous pourriez être quelque temps privés de nos nouvelles*

car en ces moments d'actions les services ne fonctionnent pas normalement et des retards souvent conséquents s'ensuivent. »

18 juin. Le régiment est désormais sur ses emplacements de combat. La vie s'organise dans des conditions précaires. « *Le bois est un vrai bournier. On y patauge comme dans une mare de boue. Ce qu'il y a d'ennuyeux c'est que nous sommes loin de toute habitation et qu'il n'y a guère moyen de se rien procurer. Nous n'y trouvons pas une goutte d'eau pour se laver ou pour boire. Pensez si c'est pénible devoir faire 1 kilomètre pour trouver un ruisseau pour se débarbouiller De l'eau pour boire il n'y en a pas. Aussi nous sommes malheureux. Heureusement de temps à autre nous pouvons faire rapporter un litre de vin ce qui calme un peu notre soif intense quand nous voyageons sur les routes poussiéreuses. Hier nous avons réclamé au fourrier pour la nourriture, il est venu voir nos portions et il a avoué que c'était maigre, c'est malheureux de se voir nourri d'une telle façon.* »

Félicien et Henri sont alors à l'échelon, c'est à dire qu'ils font la navette entre leur position en retrait des lignes et celle des pièces d'artillerie, dont ils assurent le ravitaillement. « *Avant hier nous sommes allés ravitailler les batteries en obus, hier j'y suis allé encore. Naturellement ces ravitaillements et travaux se font de nuit et à chaque fois c'est une nuit blanche. Ce matin nous sommes rentrés à 5^h 1/2 ; nous étions en route depuis la veille à 8^h. Félicien est déjà reparti à midi avec le ravitaillement et ce soir il devra encore partir pour toute la nuit. Nous dormons de jour mais nous dormons peu.* » C'est un travail routinier qui leur paraît vite fastidieux. Aussi toute nouveauté est-elle accueillie avec plaisir. « *Le plus drôle c'est qu'on nous envoie dans les tranchées d'Infanterie pour y installer des bombes à gaz asphyxiant. Ce n'est pas bien dangereux d'aller là car les Boches sont sages.* »

Les journées et les nuits sont faites de convois, de repas sommaires, de mauvais repos, d'attente. Aussi le courrier est-il attendu avec impatience. « *Nous attendons de vos nouvelles fréquentes car ici ou il n'y a personne on s'ennuie plutôt, aussi des lettres désennuient. Quand on peut avoir le journal on passe encore son temps.* » Recevoir une lettre, y répondre, c'est l'occasion d'échanger des informations, d'évoquer les menus faits de la vie quotidienne, de partager les espoirs ou les inquiétudes du jour, de donner ou prendre des nouvelles de ses proches et connaissances. « *J'ignorais totalement la mort de mon filleul mais l'accident arrivé à Jules m'avait été appris par Félicien qui le tenait de Marie A. Dans quel régiment Paul D. est-il ? Communiquez-le nous car en ce moment des régiments on en voit en masse et le hasard aidant on peut se rencontrer. Vous ai-je dit que j'avais vu Achille B. au 208^{ème} d'Infanterie qui forme division avec nous ? J'envoie à Léon mes meilleurs vœux pour son Brevet. Espérons qu'il réussira, faisant ainsi un grand pas pour son avenir. Et Louis tire-t-il l'aiguille de bon cœur ?*

Félicien se joint à moi pour vous remercier de l'argent que nous avons reçu et pour les colis que Papa nous annonce. Il fait de même pour vous envoyer nos meilleurs Baisers. » Le courrier apporte parfois des bonheurs inattendus. *« Figurez-vous que j'ai reçu de la Croix Rouge française à Londres un colis épatant contenant : 1 magnifique chandail, 3 paires de chaussettes extra, 1 chemise d'hiver, 1 flanelle excellente, 1 rasoir mécanique, 1 savon, 1 boîte de pansement et 1 livre de chocolat. Voilà un joli paquet n'est-ce pas ? J'avais écrit il y a 2 ou 3 mois en Angleterre et au moment où je n'y pensais plus du tout, voilà qu'un colis s'amène. Une paire de chaussettes renfermait une lettre de la donatrice, une Australienne de Sydney. »*

Mais Henri ne va pas avoir le loisir de jouir de ces agréments bien longtemps. La préparation d'artillerie est en effet déclenchée le 24 juin, à 6 heures du matin : plus de 4.000 pièces vont donner jour et nuit. Une canonnade telle qu'on l'entend distinctement jusqu'en Angleterre, à 200 kilomètres de là ! *« Le bombardement précédant l'offensive que nous devons tenter de ces côtés semble commencer. Depuis avant-hier pièces de tous calibres ne cessent de tirer. De tous côtés : à droite, à gauche, en avant, derrière nous des pièces crachent avec un vacarme assourdissant : la terre en est toute secouée. Des éclairs produits par le départ de l'obus de la bouche du canon illuminent le ciel. Des obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes. De temps à autre un Boche tombe à peu de distance de nous, mais ils tombent dans les champs. Personne n'en souffre. Jamais, jamais je n'avais assisté à pareille séance. Si on n'arrive pas à faire du bon travail avec un tel bombardement je n'y comprends rien. »* La violence de ce bombardement impressionne les soldats, et suscite en eux de gros espoirs. *« A voir ainsi bombarder on peut espérer que cette fois nos fantassins pourront les décoller. Espérons qu'ils y arriveront et que ce succès sera un grand pas vers la paix tant désirée. »*

L'offensive, les deux canonniers-conducteurs - tel est leur statut officiel - vont avoir l'occasion d'y assister de bien plus près qu'ils ne l'imaginaient. A partir du 2 juillet, Henri est affecté comme téléphoniste à la batterie de tir. *« Mon nouvel emploi me change complètement mon turbin ordinaire. D'abord je suis plus près des Boches et de l'Infanterie. Des marmites nous sont envoyées tout au long du jour. Hier, pour aller à la soupe du soir, je dus mettre 1^h ½ en route et je n'avais que 150 m à faire. A chaque instant une marmite tombait en plein sur mon chemin me conduisant à la cuisine. Patiemment j'attendais dans des trous d'obus que ce soit un peu plus calme. Enfin après 1^h d'arrêt dans un trou le tir se ralentit et je peux gagner la cuisine. Juste au moment où je passais la porte une marmite arrive sur la route à 7/8m de moi : un éclat m'enlève une oreille de ma pipe (vous savez que j'ai une pipe dont le pot est une tête de chien) mais ne touche pas une personne. J'ai de la*

chance, car une minute après un second arrive plus près et n'éclate pas. Ces obus sont des 150. Pour un début je suis bien servi. Croyez bien que je n'ai pas peur, il s'en faut. Le métier me plaît, bien que dangereux et fatigant. Fatigant, il l'est. Ainsi la nuit dernière je n'ai dormi que 2^h½. Jusqu'à minuit nous avons du aller réparer des lignes coupées par les obus, à 4^h je prenais de garde au téléphone et je ne le quittais qu'à 10^h pour manger la soupe. Cet après midi ou cette nuit nous avons des nouvelles lignes à installer. La nuit dernière nous avons envoyé un millier d'obus suffocants. Nous avons été obligés de coucher avec nos masques et lunettes de crainte de revirement brusque du vent. C'est drôle, savez-vous, coucher avec un masque sur la figure et ses lunettes. »

Les nouvelles qui parviennent de la zone des combats semblent très encourageantes. *« La bataille fait rage dans notre secteur. Peu à peu nous avançons. Nous approchons de Péronne. Partout nous avons le dessus. Personnellement j'ai une grande confiance dans cette offensive qui a été ordonnée sur des bases des plus solides. Espérons et croyons que bientôt nous pourrons voir nos pays libres de l'occupation teutonne. »* Ce bel optimisme se voit pourtant très rapidement nuancé. L'endurance de l'ennemi, sa résistance opiniâtre malgré un bombardement d'une violence inouïe, ne laissent pas d'inquiéter. Ne va-t-il pas jusqu'à les narguer ? *« Vers le milieu de la nuit les Boches ont constamment crié et finalement ont entonné "La Marseillaise". Est-ce pour se moquer de nous ? Il n'en faut pas douter. Les Boches semblent endormis. Je crains que leur réveil soit une mauvaise surprise pour tous ceux qui croient que nous allons continuer à avancer sans qu'il nous fasse plus de résistance. »*

Henri fait peu à peu connaissance avec la vie ordinaire du fantassin. Il subit les bombardements réguliers. *« En venant ce matin au poste nous avons failli, le Lieutenant et moi, recevoir des marmites à gaz suffocant sur la figure. L'une d'elle particulièrement est tombée à 30 m nous envoyant de la terre en masse. Nous avons été légèrement incommodés par le gaz que ces obus dégageaient mais dès que nous eûmes mis nos masques et lunettes ce fut tout ou presque. C'étaient particulièrement les yeux qui nous piquaient. Si vous nous aviez vus nous pleurions tous les 2 comme des gosses, bien malgré nous bien entendu c'était le gaz qui nous faisait ainsi pleurer. »* Il voit, pour la première fois, un homme mourir, ce qui le bouleverse. Là-haut dans le ciel, un avion allemand s'est approché d'un ballon captif. *« Tout à coup nous entendons le bruit de la mitrailleuse et aussitôt le ballon s'enflamme tout entier et tombe. En une seconde l'observateur a enjambé la nacelle, nous le voyons déployer son parachute et sa descente commence, mais chose horrible, une flammèche du ballon tombe sur le parachute, celui-ci s'enflamme instantanément et homme et parachute s'abîment sur le sol d'une hauteur d'au moins 500 m. L'horrible mort*

pour ce soldat ! On frémit à la pensée de ce que doit souffrir ce malheureux. Tous nous avons le cœur serré et pour ma part il me fut impossible de manger tellement j'étais ému. Rien n'émotionne plus que pareil spectacle. C'est effrayant à voir. » Il connaît la fascination, faite à la fois d'angoisse et de curiosité, à se savoir si proche de l'ennemi. *« Je suis ici à peine à 1 km des Boches. Par les lunettes de l'observatoire je vois tous leurs mouvements, c'est très curieux. »* Il se plaint du courrier qui n'arrive pas.

Le 13 juillet, alors que depuis quelques jours l'offensive s'est considérablement ralentie, Félicien rejoint Henri comme téléphoniste. Les deux frères sont à nouveau ensemble, et font équipe, à leur plus grand bonheur. *« Grande nouvelle ! Félicien est passé téléphoniste à son tour et est avec moi depuis hier soir. Sa nomination a été causée à la suite d'un incident survenu entre 2 téléphonistes, incident qui s'est terminé par une lutte qui a amené la relève de l'un d'eux et son renvoi à l'échelon en disgrâce, pendant que l'autre entrainait à l'Infirmier pour faire soigner son œil poché. Du fait, manque de téléphonistes. Crac ! le Capitaine a pensé mettre les 2 frères ensemble et c'est fait. »*

Et la vie - si l'on peut appeler cela une vie - continue. C'est un obus qui tombe sur le PC de la batterie. *« Hier, il est arrivé un obus dans la cagna du Capitaine ; ah ! tu parles qu'est-ce qu'il a pris le pauvre vieux. Quand on le retira des décombres il ne pouvait plus voir, en plus des éclats l'avaient atteint aux bras et à une cuisse. Le Major craint qu'il ne perde la vue totalement, les conjonctives ayant été brûlées par la flamme de l'obus. Ce n'est pas de chance pour nous car malgré qu'il était très minutieux il était très bon. »* C'est un groupe de prisonniers qui passe. *« Henri a vu tout à l'heure une douzaine de Boches, dont un adjudant, qui en avaient assez et s'étaient rendu prisonniers, ils disaient que des camarades se rendraient encore cette nuit ; qu'ils se rendent tous et on sera débarrassé. »* En quelques semaines, les jeunes gens se sont, au sens véritable du terme, aguerris. Ils apprennent - parce qu'autrement on n'y pourrait tenir - à supporter avec résignation le spectacle de l'inadmissible quotidien. *« Tu me parles de la mort d'Edouard C., d'Emile C. ; que veux-tu, c'est encore à demi mal ce sont des vieux tableaux on peut les remiser. Les vieux ça passe, mais les jeunes c'est plus triste, j'en voyais encore emporter 2 avant hier, ils venaient d'être tués, c'est triste, mais que veux-tu on s'y fait. »*

Et pourtant... Les deux frères n'ont encore rien vu. Une nouvelle offensive est en effet déclenchée le 20 juillet. Cette fois, il s'agit de suivre l'infanterie, afin d'assurer une liaison immédiate entre les positions de départ et les lignes conquises. Ces dernières sont soumises à un terrible bombardement. Henri fait alors connaissance avec la « vraie guerre », comme il l'explique dans la lettre qui ouvre ce récit. Mais c'est aussi l'occasion pour lui de découvrir "l'ennemi", ou

tout au moins - à défaut de confrontation directe - les signes palpables de sa présence. Le "Boche" passe du statut d'entité fantasmée, autant détestée que crainte, à celui de réalité humaine, trop humaine. *« J'ai pu visiter les abris [allemands]. En tous points ils sont merveilleux et d'une solidité à toute épreuve, l'agencement et l'ameublement n'en sont pas moins admirables. J'ai vu dans l'un d'eux une glace de salon plus haute que ma personne, des fauteuils, tables de toilettes, etc. J'ai trouvé des bouteilles de vin français, des bouquins français, toutes choses enfin volées chez nous. En fouillant un abri j'ai découvert un macchabée Boche ! Pauvre diable ! Dans l'obscurité je lui passais dessus et je croyais marcher sur une capote. Macabre découverte, n'est-ce pas ? Mais je commence à m'y habituer car j'en ai déjà vu depuis que je suis ici un nombre incalculable. »* Cette réalité sera rendue encore un peu plus perceptible lorsque Henri recevra de son frère Léon la traduction d'une lettre qu'il a recueillie sur un de ces cadavres allemands : *« La lettre m'a vivement intéressé. Ce que l'on en tire particulièrement c'est que eux comme nous sont fatigués de la guerre et qu'ils la trouvent horrible. »*

Ils ne sont pas les seuls. Félicien attend avec impatience que reprenne le tour des permissions - supprimées depuis le début de l'offensive. *« J'espère qu'elles reprendront bientôt, dès que nous irons au repos ce qui je crois ne sera guère long à venir, je t'assure que je serais heureux de voir arriver mon tour et de pouvoir venir faire un petit tour au milieu de vous, surtout après des combats comme ceux qui se déroulent en ce moment. »* En attendant, c'est - si l'on ose dire - la routine de la guerre de tranchées. *« Notre vie ici est en ce moment des plus monotones De temps en temps nous sommes marmités d'importance mais jusqu'alors sans que cela nous fasse de mal. »* L'inconfort est total. Henri se plaint de *« l'exiguïté de la place qui nous est réservée comme couchette. Je suis forcé de me recroqueviller de façon de devenir moitié de ma grandeur. Voyez si je suis bien ! En plus de cela nous couchons directement sur la terre, ce qui nous démolit un peu les os. Je suis dévoré par les puces, je ne parle pas des poux. Les puces ici égalent presque la grosseur des mouches !! Les rats nous tiennent toujours bonne compagnie, c'est eux qui font le ménage, car ils se chargent de sortir tout ce que nous laissons traîner. »*

L'expérience du feu et des conditions réelles du combat ont quelque peu tempéré les espoirs des deux frères. Certes, ils espèrent encore dans le caractère décisif de la bataille engagée. Mais ils réalisent combien la victoire attendue sera encore longue à arracher, et douloureuse. *« J'attends avec impatience une nouvelle avance pour débarrasser nos pays. Je vous assure que les Boches ne sont pas à bout de ressources car on trouve un tas de réserves dans leurs abris. Cependant il faut espérer qu'on les aura car les fantassins Boches en ont plein le dos. »* A l'occasion,

Henri se laisse aller à quelques considérations stratégiques... qui ne sont pas dénuées de perspicacité. « *Je suis intimement persuadé que la guerre ne prendra pas fin cette année et qu'elle se prolongera encore une bonne partie de l'année de 1917, à moins que l'Orient vienne, par des événements inattendus, solutionner la question. Je crois fermement que la cessation des hostilités viendra par l'Orient. Ce n'est pas en France que l'on peut trouver la fin car quand on a vu ce que coûte une reprise d'une bande de terrain de 4 à 5 km de profondeur on est convaincu qu'il en est tel que je pense. Si tu savais ce qu'a coûté en hommes et munitions l'effort que nous avons fait, comme moi tu penserais, j'en suis sûr !* »

Les jours passent. A la mi-août, l'activité est entièrement retombée. Le doute s'insinue : et si le succès espéré n'était pas au rendez-vous ? « *Une chose m'effraie, avoue Henri, c'est l'approche des mauvais jours, aussi je crains fort une 3^{ème} campagne d'hiver ce qui ne serait pas pour remettre le moral de nos troupes.* » Le 18, la troupe est enfin relevée. Elle s'éloigne du front pour cantonner près de Montdidier. C'est l'occasion de faire sa toilette, de nettoyer ses effets, de reprendre un régime alimentaire à peu près normal, de rattraper le courrier en retard. L'administration, qui cherche à divertir les soldats, leur offre le cinéma. Mais c'est aussi le prétexte à de multiples tracasseries qui ont tôt fait d'impatienter Henri. « *Voilà 3 fois déjà que je suis dérangé depuis que j'ai commencé à faire ma lettre, c'est une corvée, c'est ceci, c'est cela. Vite que l'on retourne en batterie ! On y a ses mauvais jours mais on y est plus tranquille.* » Son vœu sera vite exaucé. Dès le 25, la division est de nouveau en première ligne, sur des positions non aménagées. « *C'est en rase campagne, sans bois, mais il faut se faire des abris car une attaque va se déclencher d'ici quelques jours. La nuit dernière nous avons couché sans abri sous la pluie et les obus.* »

Le 4 septembre, après quelques jours où alternent des bombardements intenses et un calme incongru : « *on croirait à un arrêt momentané de la guerre. Plus un coup de canon, la plaine est devenue tout à coup silencieuse.* », Félicien et Henri sont de nouveau dans la tranchée de départ, prêts à franchir le parapet. « *L'assaut commença à 2^h. Je sautai le parapet avec la 2^{ème} vague. Nous nous trouvâmes pris dans un feu de barrage et de mousqueterie, je reçus une balle dans l'avant bras gauche avant que j'eusse fait 10 m. Immédiatement je vis ce qui en était de ma blessure, mon bras pendait sur le côté. Sur le champ je ne souffris pas trop malgré tout le sang que je perdais. Félicien redescendu avec moi dans la tranchée me fit un pansement sommaire, puis je le quittai pour chercher un poste de secours. Un médecin me remit le bras en place et je partis vers l'évacuation. Là une auto me prit et mena à X... Où nous restâmes dans l'église jusqu'à 9^h du soir. Les blessés affluaient, on ne pouvait pas s'occuper de nous. A 9^h une auto nous*

transporta à Cayeux où je demeurai jusqu'au lendemain 11^h. Là comme ailleurs on ne s'occupa pas de moi. Enfin hier vers 11^h on m'envoya à Moreuil où je suis encore. Sitôt arrivé, on me fit monter sur le billard et je fus opéré. Le major m'avait endormi. Quand je me réveillai je me retrouvai dans un bon lit. J'avais le bras plâtré, plancheté [sic]. Et voilà, ici j'attends mon évacuation qui ne tardera pas, mais je ne peux dormir. Me voilà tranquille de la guerre en tous cas. »

La guerre est en effet finie pour Henri, dont l'avant-bras gauche a été fracassé par l'impact de la balle. Mal consolidée, cette fracture lui vaudra d'être réformé en mai 1917 avec une pension d'invalidité. Malgré le léger handicap qu'il en gardera le reste de ses jours, Henri n'était pas loin d'avoir reçu la "fine blessure", à laquelle tout soldat finissait par aspirer un jour ou l'autre. « *Quant à s'exposer inutilement, écrivait Félicien quelques jours auparavant, on ne le fait pas souvent, mais quand on est en service commandé que veux-tu y faire, on fait de son mieux. Vois-tu que j'attrape un petit éclat dans un bras ou une cuisse, je serais évacué, une permission au bout, ce serait encore autant de temps de passé.* » En attendant, sur son lit d'hôpital, Henri songe à son frère aîné avec inquiétude. « *Je voudrais savoir si Félicien est sorti indemne de l'affaire Au moment où je l'ai quitté il n'y faisait pas bon et je suis inquiet à son sujet. Si vous avez de ses nouvelles, envoyez-m'en de suite. De mon côté j'écris à la batterie afin d'en avoir.* »

Son angoisse durera cinq jours, jusqu'à ce que Félicien, à peine revenu des premières lignes, vienne lui rendre visite. Celui-ci, la veille, avait juste eu la force de rédiger en hâte un petit mot pour rassurer la famille : « *Je profite enfin d'un moment de répit pour vous donner de mes nouvelles. Je suis sûr que vous êtes aux abois depuis que je n'ai écrit. Je rentre des tranchées hier pour cause d'indisposition. Je ne sais si vous avez des nouvelles d'Henri, il a été blessé le 1^{er} jour de l'attaque, peu gravement, il était avec moi. Maintenant il est à l'abri du danger, il est plus heureux que moi en ce moment. Pour le moment je vais chercher mes affaires tacher de rentrer à la Batterie. Je vous quitte en vous embrassant bien fort je suis fatigué, vanné, j'attends le repos avec grande avidité.* »

Plus discret que son frère volontiers hâbleur à ses heures, Félicien ne s'étend guère sur la pénibilité de ces jours d'offensive. Une chose est certaine : il en revient malade, au bord de l'épuisement. Et avec une seule idée en tête : se reposer enfin ! « *Je suis heureux d'être sorti de cette fournaise cette fois encore, je demande un repos et surtout une permission le plus vite possible.* » Sa grande fatigue est attestée par la lenteur avec laquelle il se remet. Le 13, il écrit encore : « *Je ne sais quand je retournerai à la Batterie pour prendre mon service, je me repose, je suis à la diète car j'ai l'estomac malade.* » Cette indisposition,

aussi désagréable soit-elle, a au moins l'avantage de lui octroyer quelque repos, comme il le note avec humour. « *Quand on est malade on voudrait être guéri, et quand on est dispos, on désirerait être malade pour ne plus être ennuyé par le service.* »

Une fois rétabli, une nouvelle routine s'installe : « *Je suis encore aux tranchées, je serai relevé demain, je t'assure que ça commence à devenir la barbe. 3.jours de repos. 3 jours de tranchées. Nous restons à 4 pour assurer le service.* » La période des grandes offensives semble terminée. « *On attaque plus, le secteur est plus tranquille, cependant ça bombarde toujours assez fort.* » Cela n'exclut pas les opérations de détail, comme celle du 2 octobre destinée à rectifier le tracé de la ligne de front. « *Nous recommençons une préparation pour une nouvelle attaque, d'ici quelques jours, ce sera une petite attaque je crois, mais c'est toujours cela. Il faut peut être encore ça pour être relevé. Les fantassins sont fatigués, mais comme ils sont tranquilles depuis quelques jours, ils ont l'air assez calme et attendent les décisions.* » La dernière grande opération a lieu le 10. Félicien, qui est pour ainsi dire un ancien, ne semble plus guère y prêter d'attention. « *Ne t'étonne guère si je n'en mets pas long car je suis énervé, on n'arrête pas de tirer le canon car il y aura attaque d'ici peu, tout tremble autour de moi, tu peux t'en apercevoir par certains crochets que je fais dans mon écriture.* »

Le temps de la découverte, à laquelle la curiosité prêtait un léger parfum d'aventure, est bel et bien

terminé. Félicien Verly est désormais l'un des millions de rouages anonymes qui composent cette terrifiante machine à fabriquer la terreur et le carnage que l'on appelle la Guerre. Il appartient à la « masse [des] ouvriers partant travailler à l'usine de la patrie, qu'évoque Albert Londres. Ce ne sont plus des soldats, ce sont des spécialistes. Chacun est à ses pièces [...] Ils ne vont plus le drapeau en tête, l'âme fébrile et je ne sais plus quelle vision d'épopée devant les yeux. Ils ne marchent plus vers l'aventure mais à la besogne. Chacun sait la place qu'il occupera, la fatigue qui l'attend et les risques du métier. »³ Les fatigues et les risques du *métier militaire*, selon une expression de l'époque qu'il emploie volontiers, Félicien va les connaître pendant plus de deux ans encore. Consentant avec résignation - il fallait bien les chasser, ces "Boches", s'il voulait pouvoir rentrer chez lui, et retrouver les « *belles plaines* » de son « *cher pays* » - aux conditions immondes d'une survie précaire, selon le principe vite assimilé que « *vaut mieux cela que la mort.* ». Ne se révoltant que devant les ordres absurdes qui tuent les hommes inutilement, au mépris de toute raison militaire - puisqu'on ne saurait parler d'humanité. Comme l'immense majorité des soldats, il ne remettra jamais en cause le bien fondé de la guerre. Ce qui ne l'empêchera pas de répéter jusque dans son âge avancé, que « *le 11 novembre 1918 fut le plus beau jour de ma vie* ». J'ose supposer que la joie de la victoire entraînait pour bien peu dans l'immense soulagement qu'il éprouva alors.



« Prise dans une tranchée autrefois Boche abîmée par le bombardement. Dans le fond, le bois Etoile. 17 août 1916 » a écrit Félicien Verly au dos de cette photo.



Photo d'Henri (premier à partir de la gauche) et de Félicien Verly (deuxième à droite) pendant leur période d'instruction à Saint-Junien, vers le 25 août 1915.

¹ Afin de ne pas alourdir inutilement la lecture, nous nous sommes dispensés de préciser la source de chaque citation. Celles-ci sont tirées des correspondances rédigées par Félicien et Henri Verly entre le 31 mai et le 9 octobre 1916. Pour la même raison, nous n'avons pas toujours indiqué l'auteur des lignes, les coupures faites, et nous sommes autorisés parfois des interpolations. L'orthographe enfin a été corrigée ou modernisée. La syntaxe, par contre, a été scrupuleusement respectée.

² Crachements de sang provenant des voies respiratoires. Etant enfant, Félicien avait fait une grave congestion pulmonaire, dont il conservait des séquelles.

³ *Le Petit Journal*, 7 juillet 1917